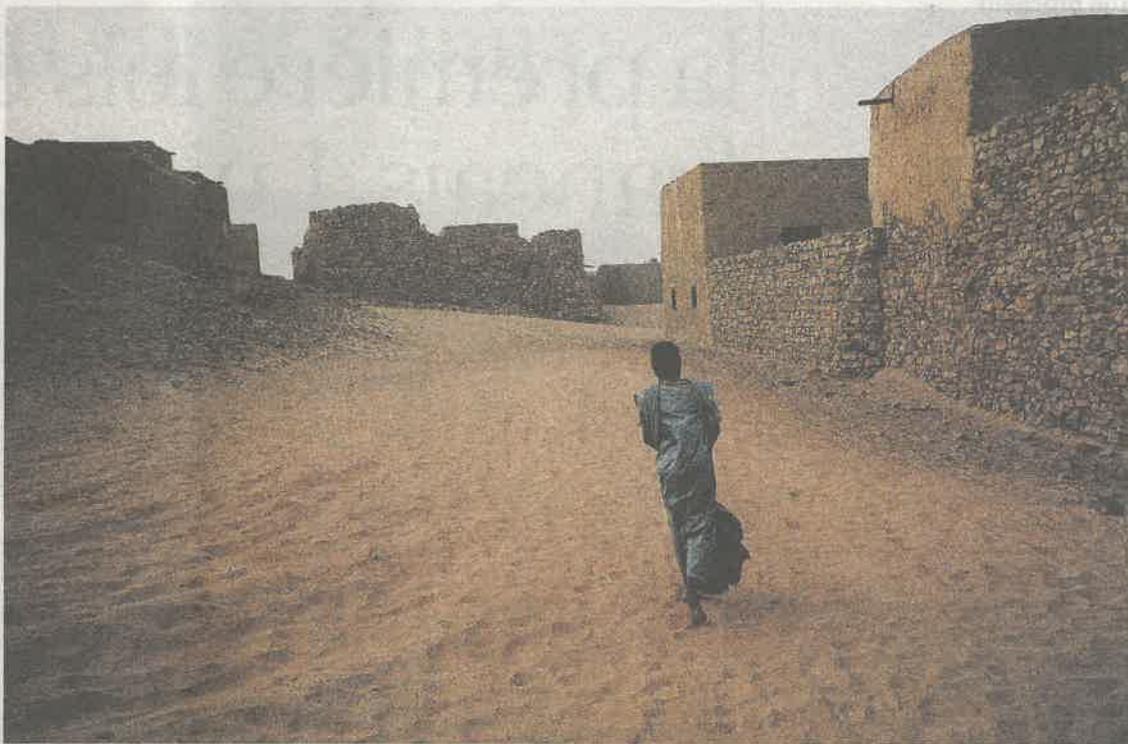


littérature

Dans une langue d'une lumineuse poésie, l'écrivain mauritanien publie deux romans qui se font écho, chacun explorant les ressorts d'un drame familial avec en toile de fond la présence si puissante du Sahara.

Chinguetti, la ville mauritanienne sept fois ensablée, aux bibliothèques millénaires.

Stéphane Lagoutte/M.Y.O.P

**Parias**

de Beyrouk
Sabine Wespieser, 184 p., 18 €

Le Silence des horizons

de Beyrouk
Elyzad, 184 p., 18 €

Le désert est son royaume, une immensité sans frontières conquise par les sables vierges, les oasis salvatrices, le ciel posé comme un dais, les caravanes de chameaux que mènent des peuples nomades, dont les traditions séculaires s'étiolent devant la modernité en marche. Né en 1957 à Atar en Mauritanie, en bordure de ce Sahara qui a inspiré toute son œuvre, Mbarek Ould Beyrouk, qui signe du seul nom de Beyrouk, a choisi le français comme langue d'écriture. Son père, instituteur, lui a confié *Les Misérables* de Victor Hugo à l'aube de son adolescence...

Longtemps journaliste, fondateur en 1988 du premier journal indépendant de Mauritanie, il est l'auteur de plusieurs romans dont les deux plus récents paraissent ce mois-ci. Deux récits d'une poésie incandescente qui mettent chacun en scène des personnages aux prises avec des identités familiales douloureuses, écartelés entre l'ancien monde nomade et la contrainte de la sédentarisation.

Parias donne la parole à un père, depuis la prison où il croupit pour un forfait dont l'objet se dévoilera peu à peu, et à son fils qui a dû se réfugier dans une famille d'un quartier pauvre de la ville, le « PK7 ». Un chapitre après l'autre, le père et le fils racontent la douleur d'un bonheur perdu à jamais en deux confessions déchirantes mais qui ne se

Le griot du désert

« C'est pas bon d'aimer trop les gens, ça donne mal au ventre, quand ils sont loin, ça rend trop malheureux. »

répondent pas, chacun semblant étranger à l'autre, leurs mots comme un cri jeté à la face d'un destin qui les a trompés.

Le père s'adresse à sa femme, la mère du petit garçon, qu'il a éperdument aimée jusqu'à la folie assassine, une femme à la beauté funeste qui méprisait ces Bédouins, « étranges et sales », son peuple, dont il a partagé et aimé l'errance. Pour ne pas la perdre, il a tué ses origines et sa pauvreté. « *Je savais bien que nous marchions sur des chemins dallés de mensonges (...). Mais je me disais que c'était l'instant seul qui existait, c'était seulement ce goût du bonheur qu'il fallait lécher jusqu'à épuisement.* »

Le chagrin du fils est tout aussi immense et il le dit avec ses mots

d'enfant dont la vie a basculé après « ça », le drame qu'il n'arrive pas à nommer autrement et qui l'a privé de la protection de ses parents et de l'amour de sa petite sœur. Confronté à la violence de la rue, éperdu de solitude, il clame son désarroi dans le silence de son cœur : « *C'est pas bon d'aimer trop les gens, ça donne mal au ventre, quand ils sont loin, ça rend trop malheureux.* »

Il est aussi question d'une famille brisée dans *Le Silence des horizons*. Un fils au cœur fissuré par l'absence de son père et le mutisme de sa mère vient de commettre un crime. Aux abois, il se réfugie auprès de Sidi, un ami qui accompagne des touristes dans le désert. Dans ce paysage de dunes mouvantes, il tente de comprendre son geste, convoquant jusqu'à l'obsession l'image de ce père qu'il n'a jamais vu, cherchant à savoir s'il était cet assassin qu'on lui a décrit et dont il a hérité et le nom et le destin de paria.

« *C'est peut-être cela qui m'a perdu, la recherche du néant, courir derrière ce que je ne connais pas.* » En arpentant les vieux ksour

et les cités des sables – Chinguetti, Ouadane, Oualata –, il traque les démons tapis en lui et se remémore ses amours malheureuses, Fati, celle qui l'a envoûté puis rejeté, Raya la fille du cheikh, ce « saint » homme qu'aurait tué son père et dont lui-même a assassiné la fille...

Portés par le souffle épique et la langue ciselée de Beyrouk, ces deux récits bouleversent et captivent, notamment parce qu'ils donnent à contempler un pays que l'on connaît peu. Et c'est sans doute dans la société mauritanienne d'aujourd'hui qu'il faut chercher la source de ces tragédies intimes. Une société inégalitaire, fracturée entre des habitants rivaux, ceux des sables et ceux des villes. Sont-ils pour autant irrconciliables ? Peut-être pas, laisse entendre Beyrouk, s'ils prêtent attention aux djinns, ces génies souvent bienveillants, s'ils puisent en la force de l'amour et de l'amitié et, surtout, s'ils s'en remettent à la puissance sauvage du désert qui aurait le pouvoir de guérir les cœurs malmenés et les enfances brisées.

Laurence Péan